

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } 14 » six mois.
 } 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
 bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
 MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
 publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER
 et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

5 janvier 1864.

Nous reproduisons plus loin les paroles prononcées par l'Empereur à la réception du Corps diplomatique. La réponse impériale a produit partout une impression dont les journaux anglais eux-mêmes proclament les heureuses conséquences.

Les dépêches de Copenhague disent que l'armée danoise est concentrée sur les bords de l'Eider. Le roi Christian est arrivé vendredi dans l'après-midi à Schleswig.

La Diète germanique a tenu séance le premier janvier, et a discuté une proposition de l'Autriche tendant à priver le duc d'Augustenbourg de quitter le territoire des duchés.

Cette motion a été rejetée par 9 voix contre 7.

Les commissaires fédéraux ont fait rendre, à Kiel, les honneurs militaires au duc d'Augustenbourg par les troupes allemandes.

La *Kronika* de Vienne assure que l'Empereur d'Autriche a reçu en audience privée le prince Czartoryski qui lui a remis un mémoire traitant la question polonaise au point de vue religieux. D'après la feuille autrichienne, S. M. aurait dit au prince polonais qu'elle aurait sous peu de temps une communication agréable à lui faire.

La *Gazette de Breslau* annonce que les Russes ont imposé au royaume de Pologne une nouvelle contribution de six millions de roubles.

L'insurrection augmente chaque jour dans le palatinat de Radom.

La *Gazeta Narodowa* confirme la nouvelle que Chmielniski a été fusillé le 23 décembre à Radom. Le major russe Rothkirch est mort, le 29, des suites de l'attentat dont il a été victime. Le colonel de gendarmerie russe Rospopow a été attaqué dans sa propre maison et blessé; mais les meurtriers ont été arrêtés.

J. REBOUX.

Voici comment le *Moniteur* rend compte de l'échange de vœux et de remerciements entre le corps diplomatique et l'Empereur :

S. Exc. M. le nonce, au nom du corps diplomatique, a adressé à l'Empereur les paroles suivantes :

Sire,
 Les membres du corps diplomatique réunis autour de Votre Majesté s'empres- sent de Lui offrir, à l'occasion de la nouvelle année, les vœux qu'ils forment pour le bonheur de Votre Majesté Impériale, de son auguste Famille, et pour la prospérité de la France.

Interprète des sentiments du corps diplomatique en ce jour solennel, je suis heureux, Sire, de vous en présenter l'hommage très respectueux.

L'Empereur a répondu :
 Je vous remercie des vœux que vous m'exprimez au nom du corps diplomatique. Ils sont d'un heureux présage pour l'année qui commence. Malgré les inquiétudes entretenues par les questions en suspens, j'ai la confiance que l'esprit de conciliation qui anime les souverains aplanira les difficultés et maintiendra la paix.

On lit dans le *Moniteur* :
 Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur.

Vu le numéro du journal le *Courrier du Dimanche* du 27 décembre 1863, lequel contient à la troisième page un article intitulé : Lettre au rédacteur et signé Prevost Paradot, commençant par ces mots : « C'est une excellente habitude... » et finissant par ceux-ci : « ... Savoir la vérité » ;

Considérant que l'auteur de cet article dénature à la fois les causes et les conséquences de l'emprunt voté par le Corps législatif, et que, par des appréciations d'une nature injurieuse, il cherche à exciter à la haine et au mépris du gouvernement dont il calomnie la politique ;

Attendu que le journal le *Courrier du Dimanche* a déjà, depuis moins de deux ans, reçu deux avertissements à la date du 9 octobre 1862 et du 8 janvier 1863 ;

Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1852 sur la presse, et la loi du 2 juillet 1861 ;

Arrête :
 Art. 1^{er}. Le journal le *Courrier du Dimanche* est suspendu pour deux mois à partir du 1^{er} janvier 1864.

Art. 2. Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, assurera l'exécution du présent arrêté.

Paris, le 31 décembre 1863.
 BOUDET.

Italie.

On écrit de Rome, le 28 décembre à la *Patrie*, que le comte de Sartiges, ambassadeur de France près le Saint-Siège, avait communiqué, quelques jours auparavant, au cardinal Antonelli la circulaire de M. Drouyn de Lhuys du 3 du même mois, concernant le Congrès restreint.

Le cardinal secrétaire d'Etat, s'en référant aux considérations développées antérieurement dans la réponse du Pape à la lettre de l'Empereur du 4 novembre, n'aurait point hésité à faire prévoir à M. l'ambassadeur de France l'adhésion de la Cour du Vatican pour le cas où le Congrès se réunirait.

Pologne.

On lit dans la *Gazette de Breslau* :
 Un décret du général Berg, sanctionné par l'Empereur, soumet le royaume de Pologne à un nouveau régime de police militaire. L'administration de la police passe toute entière aux autorités militaires. Elle sera concentrée dans les mains d'un général, chef supérieur, qui recevra immédiatement du Natchestnik seul et dont le pouvoir s'étendra sur tout le pays. On dit que c'est le général Trepoff qui sera nommé à ces fonctions de chef supérieur.

Grèce.

On écrit de Corfou :
 On a enlevé hier les canons du fort principal, le fort de Vido. Les troupes anglaises s'embarqueront prochainement, en partie pour Malte, en partie pour l'Inde. Le colonel du génie anglais Wynne, qui avait été appelé à Londres pour donner son avis sur les ouvrages de fortifications à démolir et sur ceux qu'il serait utile de conserver, doit revenir prochainement à Corfou.

Mexique.

On écrit de Mexico, le 25 novembre, au *Times* :
 Une très belle petite affaire a eu lieu il y a quelques jours dans le voisinage de Tysayuca : Fragosa, avec 500 hommes

environ, était en train de piller la diligence de Pachuca, lorsque 60 à 70 zouaves ont paru subitement. Les Mexicains ont commencé par battre en retraite; mais réfléchissant qu'ils étaient au moins 7 contre 1, ils ont chargé les zouaves au cri de : « Mort aux Français ! »

Les zouaves les ont repus avec un feu bien dirigé qui leur a tué 20 hommes et en a blessé beaucoup. Inutile de dire qu'ils ne sont pas revenus à la charge. Les Français n'ont eu que deux hommes légèrement blessés.

Doblado et Juarez ont envoyé leurs familles à Durango où ils se rendront bientôt eux-mêmes. Si le peuple était vraiment contraire aux Français, est-ce qu'ils pourraient, avec 12,000 hommes seulement, occuper successivement et sans coup ferir toutes les villes. On dit que Vidauri s'est prononcé en faveur de l'empire. Cela assurera l'adhésion de tous les Etats du Nord-Est, et Morelia, Queretaro, Guanajuato et San-Luis, doivent être bientôt occupés.

L'archiduc ne tardera pas à avoir la majorité acquise; une fois assuré de cette majorité, il faut espérer qu'il ne différera par son départ, attendu que sa présence ici est de la plus haute importance.

Beaucoup qui croyaient à l'acceptation sans condition, du trône mexicain par l'archiduc Maximilien ont été un peu déçus, lorsqu'ils ont vu que l'acceptation dépendait de la ratification du vote des notables par la majorité de la nation. Comme cependant des lettres particulières annoncent que S. A. I. partira pour le Mexique aussitôt qu'elle aura reçu la notification officielle de 5 ou 6 des principaux Etats de l'intérieur, on croit généralement qu'elle pourra être à la Vera-Cruz dans le milieu de mars. La régence, qui doit être bien informée à cet égard, regarde évidemment l'acceptation comme irrévocable et définitive.

Le désir de l'archiduc de donner un gouvernement constitutionnel à ses sujets est très louable; mais il est plus que douteux que la chose soit praticable. Il ne faut pas oublier que sur une population de 7 millions, il y a 4 à 5 millions d'Indiens, race honnête et industrieuse, il est vrai, mais si effroyablement ignorante qu'elle est incapable de distinguer entre le despotisme et la monarchie constitutionnelle, la république ou toute autre forme de gouvernement. Quant au reste de la population, il se compose de ceux qui, pendant ces quarante dernières années, ont constamment maintenu l'excitation révolutionnaire et n'ont jamais réussi à autre chose qu'à établir un despotisme mili-

taire de la pire espèce. Avec de tels éléments, former une Chambre des communes, une Chambre des députés ou quelque chose qui ressemble à une Assemblée régulière, serait tout simplement chose impossible.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 24 décembre au soir.
 Point de mouvement dans la Virginie. La cavalerie fédérale a coupé les communications de Longstreet avec Richmond par la destruction du chemin de fer. — Le bombardement de Charleston continue sans produire beaucoup d'effet. Le général Joe Johnson remplace le général Bragg dans le commandement de l'armée confédérée en Tennessee.

Suez, 31 décembre.
 Les avis de Chine portent que le prince Kung ayant refusé de ratifier la convention conclue avec le capitaine Osborne, celui-ci a licencié ses troupes et se dispose à retourner en Europe.

Copenhague, 2 janvier.
 On mande de Flensburg :

L'armée danoise est concentrée sur les bords de l'Eider et du Schlei.
 Le Roi est arrivé vendredi dans l'après-midi à Sleswig. S. M. reside au château de Gottorp.

Berlin, 3 janvier.
 La *Gazette nationale* annonce que la police a avisé les propriétaires de la maison Grodzicki, près de laquelle a eu lieu l'attentat contre le major Rothkirch, que cette maison serait confisquée s'ils ne payaient pas 10,000 roubles dans un délai de 10 jours.

Vienne, 3 janvier.
 La *Presse* de Vienne répond aux journaux partisans de la Russie, que la vitalité de l'insurrection est démontrée à la fois par les atrocités des Russes et par les combats qui ont lieu chaque jour.

A Varsovie de nombreuses arrestations ont eu lieu, sans égard pour les fêtes de Noël.
 Le maître de police a fait appeler les banquiers, changeurs et autres commerçants israélites pour leur demander de signer une Adresse spéciale à l'Empereur. Ceux-ci ont fait observer que toute distinction de religion ayant disparu, une

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 6 JANVIER 1864.

N° 69.

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XLIV.

(Suite).

Voici la lettre de Marie :

« Chers et bien-aimés parents !

« Que je suis heureuse, et combien je rends grâce à Dieu de toute sa bonté pour moi ! La baronne me tient parfaitement lieu de mère. Ah ! je ne mérite pas, tant s'en faut, tant de bonté, à laquelle je ne m'attendais pas du tout autrefois ; et cependant, Dieu me le pardonne ! elle me touche moins que la cordiale sollicitude que me témoigne M^{lle} Isabelle. Celui qui ne la connaît pas, la regarde comme orgueilleuse et hautaine, et, à première vue, elle paraît l'être en effet : Il y a dans tout ce qu'elle fait une si inconcevable distinc-

tion ! Mais, dès qu'on la connaît un peu, on s'aperçoit bientôt qu'elle n'a pas du tout l'intention d'être dédaigneuse, ni orgueilleuse. Quoiqu'elle ait quelque chose en elle qui fait sentir à tout le monde quelle grande distance la sépare des autres, elle me parle aussi affectueusement, aussi familièrement que si j'étais son égale; souvent, lorsque nous sommes sorties et que nous avons vu telle ou telle des grandes et admirables choses qu'on voit ici, elle veut bien descendre à écouter l'expression de mon étonnement, et elle m'arrache des mots qui, certainement, ne peuvent me venir que d'elle. Elle sait faire naître en moi des idées nouvelles, qui me deviennent ensuite parfaitement claires. Cependant je n'en parlerai pas ici, car mes chers parents croiraient sans doute que je ne suis plus la même. M^{lle} Isabelle voulait me donner toutes sortes de maîtres; mais Klas Malchus lui a écrit pour la prier de me laisser telle que je suis; et, puisqu'il le veut ainsi, j'en suis contente. Cependant, il trouvera, je crois, que je suis devenue un peu mieux que je n'étais lors de son départ.

« Mademoiselle reçoit souvent la visite d'un professeur, qui est médecin. Je vois bien qu'il ne vient pas ici pour son plaisir, et je crains que la sante de M^{lle} Isabelle ne soit pas ce qu'elle devrait être, quoiqu'elle n'en parle à personne. Il est certain qu'elle ne se porte pas parfaitement bien, car j'ai remarqué qu'elle prend des médicaments presque tous les soirs; d'ailleurs son teint est un peu change. Ah ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir l'interroger, ou pour qu'elle me dit elle-même quelque chose à ce sujet; mais elle est si discrète en certaines matières qu'on ne peut absolument pas le deviner. Peut-

être — mais ce ne sont là que mes pensées, et je ne sais même point si j'ai le droit de les exprimer — peut-être est-elle affligée d'avoir refusé le lieutenant, et si elle savait ce que je sais, elle deviendrait plus triste encore. Mais, Dieu merci ! elle n'a jamais demandé à voir les lettres de Klas Malchus.

« Mais à vous, que la chose ne touche pas de si près, et qui portez un si grand intérêt au bon et brave lieutenant, je vais vous rapporter ce que Klas m'écrit. Seulement, pour l'amour de Dieu, qu'on n'en apprenne rien à Latorp; car j'ai vu, par la lettre que la baronne a reçue de sa sœur, que les parents de Richard pensent que tout va bien. Ils croient ce que le lieutenant leur écrit; et, pour les consoler et les égayer, il leur dit des choses qui certes ne sont pas vraies.

« J'ai reçu samedi une nouvelle lettre de mon cher Klas. Ah ! comme mon cœur bat quand ma plume trace ces trois derniers mots ! Je me contente de transcrire mot pour mot ce qu'il dit du lieutenant : « Autant je suis moi-même tranquille et satisfait, autant j'éprouve d'inquiétude pour mon pauvre Richard. Il maigrit de jour en jour. Oui, ma chère Marie, ses jours, si frâches et si pleines autrefois, sont maintenant affaissées et flétries comme les feuilles qui tombent à l'automne. Sa chevelure, qui, tu le sais, était toujours si bien soignée et dont il était fier comme un enfant, est aujourd'hui plus négligée, plus en désordre que la mienne, que, pour ma commodité, j'ai laissée croître de nouveau; mais qu'est-ce que la décadence du visage et des cheveux comparé à celle de l'homme tout entier ? Je ne parle pas du triste aspect de son extérieur — qui est

changé au point d'en être méconnaissable — je parle de tout son être. Au physique comme au moral, il n'est plus que l'ombre de ce qu'il était quand nous avons quitté nos foyers. Deux mois peuvent beaucoup sur une creature humaine.

« Et pourtant, je puis le dire de lui avec orgueil, il fait tout pour se maintenir et triompher de son mal; mais, à en juger parce que je vois chaque jour, je crains qu'il n'y parvienne pas. Bien plus, je crains presque qu'il ne succombe, et que Rinholm, ce nid de malheur, ne me revienne encore. Quoiqu'une indisposition sérieuse ait retardé de plusieurs semaines la réalisation de son projet, il s'est mis dans la tête d'entreprendre un voyage en Suisse. Ayant remarqué depuis longtemps son désir secret d'être seul pour n'avoir pas à contenir ses sentiments, je lui ai dit que je ne pouvais quitter Berlin. Je reste donc ici jusqu'à son retour, car je m'y trouve parfaitement bien, et je me suis arrangé d'une manière tout-à-fait en harmonie avec mon caractère et mes habitudes d'autrefois. Je sors rarement, sans vivre dans la solitude, cependant. Mes livres et un respectable ami que j'ai acquis dans cette ville, sont pour moi des sources inépuisables de plaisir, et rien ne me manquerait si je n'éprouvais pas du chagrin de l'état de Richard, et si je voyais auprès de moi, ma bonne, ma douce Marie. Peut-être crois-tu maintenant — mais non — tu ne crois pas, tu ne peux pas croire cela — que c'est uniquement pour moi-même et non à cause de Richard que je reste ici. Non, Marie, je ne suis pas égoïste ! Je m'y trouve fort bien, il est vrai ; ce-

pendant, si je n'étais pas fermement convaincu qu'il est bon pour Richard de rester livré à lui-même, je renoncerais bien volontiers à ma commodité et à mes livres pour l'accompagner au bout du monde. Mais il est de ces circonstances qui rendent le meilleur ami superflu, des circonstances où cet ami ne peut mieux nous prouver son affection qu'en nous laissant en repos.

Tout cela est textuellement dans la lettre de mon-àme Klas Malchus, et je l'ai copié, d'abord parce que je suis heureuse de répéter tous les mots qui ont coulé de sa plume — je puis même dire de son cœur — et ensuite afin que vous voyiez qu'il m'écrit comme à une fiancée et à une dame. Je me crois maintenant en quelque sorte une dame. Que ne pouvez-vous, mes chers parents, me voir, votre Marie, assise en voiture en face de M^{lle} Isabelle, ou à côté d'elle quand la baronne ne sort pas avec nous; j'ai alors une robe de soie noire ou brune; je les mets alternativement; un grand et magnifique chapeau blanc, un chapeau de paille blanc, une ombrelle, un sac, et que sais-je encore ! Il me semble qu'on me nomme déjà madame, et je suis dés à présent en faire un peu la figure; quelquefois pourtant, je me prends à rire de tout mon cœur, car je ne suis après tout que Marie, la fille du sacristain. Chaque jour, je demande à Dieu de me préserver de l'orgueil et de la vanité, car je sais que Klas les déteste par dessus tout; je me suis proposée aussi de ne jamais être fière et hautaine envers ceux qui sont au-dessous de moi; car je me rappelle encore ce que j'ai éprouvé lorsque la baronne me dit un jour : « qu'est-ce donc que Marie attend ? Mais je ne veux plus penser à ces paroles, car madame la baronne les a

(*) Réproduction interdite.